

Qui manipule qui ?

Dans la chronique écrite dans les tout derniers jours de décembre 2014, on lisait à propos de l'année nouvelle : « *Certes, ils sont plus nombreux à crier leur haine de l'autre, leur haine du système, et finalement leur haine d'eux-mêmes. Et cela se traduit par d'inquiétantes récupérations politiques.* »

Et plus loin :

« Une année de prise de conscience (...) qu'il nous appartient maintenant, non plus de dire NON au système, mais plutôt de dire OUI à autre chose que, de façon encore subtile, l'on commence à se représenter. Autre chose de plus humain, de plus vrai. Une autre chose dont on sent qu'elle a exactement sa place, même si l'on ne sait pas encore la nommer. »

Comme un écho à ces propos, quelques jours plus tard, la France connaissait de sanglants attentats puis une réaction de masse. Une réaction qui, plutôt que de dire NON à un certain système, disait OUI à autre chose. A une chose que, ne sachant nommer, on appela « Charlie ».

Puis vinrent « les inquiétantes récupérations politiques ».

Cet espoir qu'avaient soulevé (et qui soulevait) les foules un peu partout en France et (un peu) ailleurs, inquiétait les élites, les maîtres à penser, les chefaillons accrochés à leurs certitudes rassurantes, à leurs citadelles imprenables. Cet immense soulèvement populaire répondait à un besoin de quelque chose de vrai, à quelque chose à fabriquer ou à refabriquer ensemble, résonnait comme la possibilité d'une autre voie, comme l'appel d'un autre ciel, comme la fin de ce consensus mou et contraint sur lequel « On » a refermé le couvercle.

Mais ce désir d'autre chose, à défaut donc d'être clairement identifié, de trouver un nom, s'appela Charlie.

Et la machine à broyer entra en marche.

Selon un processus bien connu des communicants, tous ceux qui n'avaient aucun intérêt à voir qui que ce soit sortir du chemin tracé, s'accrochèrent au nom choisi et, le détachant du contexte, le déchargeant de toute symbolique, le décortiquèrent et expliquèrent pourquoi ils n'étaient pas Charlie et enjoignirent chacun à se poser la question au premier degré. « Mais bien sûr que je ne suis pas un journal anticonformiste, je suis juste un brave français, moi M^ossieur ! »

Et le mal était fait, ce qui était un cri d'union et d'espoir devint un repoussoir pour une partie de la bonne société et un facteur de division, de repli communautaire. Quand le cerveau reçoit des messages confus, il est perdu et s'accroche à la première idée cohérente, ou lui paraissant telle, qu'il entend. Ça aussi les communicants le savent bien. Et l'utilisent à profusion.

Neuf mois plus tard, une insupportable « crise Grecque » plus tard, un épouvantable drame humain des « réfugiés » plus tard (et une gigantesque crise financière à venir) qu'en est-il des moments d'espoir que le drame de janvier a soulevés ? ... *Business as usual*. Il n'y a pas d'alternative, rentre à la bergerie sagement, « On » prend soin de toi, même si « On » est bien obligé de tondre encore plus ta laine. Et les médias grand public de diffuser en boucle la réponse à cette sympathique injonction : « Bêêêêêêê ! ».

Gaston s'endort un peu plus rassuré.

Quel plan diabolique ! Quelle maîtrise des techniques de manipulation ! Et quelle froide et tenace détermination dans l'élaboration du grand plan de domination que nos élites ont mis en place !

Certes, il doit y avoir un peu de cela, mais pas seulement. En octobre 2013, j'intitulais un billet « Vive le complot ! », dans lequel je concluais que s'il ne s'agissait pas d'un complot, ce devait être alors une incommensurable incompétence de nos dirigeants. Tout bien pensé, il me semble aujourd'hui que, s'il n'y a pas systématiquement complot, il y a bien une énorme manipulation.

Comment en effet expliquer que, tous les clignotants mis au rouge, « On » continue de nous conduire sur la même voie ?

Récemment j'entendais que le fameux EPR de Flamanville allait finalement coûter plus de 10 milliards (à comparer aux 3,3 initialement prévus) et qu'en sus, il n'était pas possible de prévoir la rentabilité de l'énergie atomique qu'il devrait un jour produire, ni bien sûr de garantir qu'il n'y aura jamais de Fukushima ou de Tchernobyl à la française.

Cet exemple m'a paru hautement symbolique de la politique économique du monde que l'on appelait autrefois « civilisé » : « On » s'est engagé dans une voie et on la suit sans autre logique que le fait de la suivre.

Les travaux de la psychologie sociale¹ ont parfaitement décrit cette situation et démontré, une fois encore, que mon grand ami l'homo æconomicus si cher aux économistes, n'était qu'une pure invention destinée à justifier des théories injustifiables ; que les choix des humains étaient souvent irrationnels, toujours le fait d'une émotion et pratiquement jamais le résultat d'un rationnel et froid calcul.

Ainsi, une fois prise une décision, une fois exposé son engagement, il devient très difficile de revenir en arrière. Entraîné par sa prise de position, le décideur va dépenser davantage d'énergie à s'auto-justifier qu'à se remettre en cause. Face à l'évidence de l'erreur, il préférera nier ou se rabattre sur des points secondaires allant dans le sens de sa décision initiale (si vous lui démontrez que son SmartPhone XYZ est deux fois plus cher que le précédent et offre les mêmes avantages, il vous répondra qu'il peut piloter tous ses appareils domestiques à distance ... même s'il n'en a connecté aucun).

Si le système mis en œuvre (que ce soit une centrale nucléaire ou une politique économique) se déroule sans qu'il soit nécessaire de prendre une décision pour l'arrêter, il suivra son cours. Si l'arrêt exige une décision alors que la continuation est tacite, il y a de forte chance pour qu'il continue. C'est pour cela que l'on ne vous demande pas de décider de proroger ou pas l'abonnement que vous avez souscrit mais qu'en revanche votre décision expresse est requise pour l'arrêter.

Il en va de votre abonnement à Baleine & Dauphins Magazine comme de l'EPR ou de la politique économique : le système roule tout seul et nous échappe.

De nombreuses expériences comportementales ont démontré que, face à l'incertitude d'un résultat, le décideur préfère généralement courir le risque de perdre beaucoup plus (mais pendant ce temps, il peut affirmer la justesse de son choix) plutôt que d'avoir la certitude d'une perte modérée (qui montrerait son erreur). Ajoutons à cela le poids du regard de l'autre et des carcans culturels (on achève toujours ce que l'on entreprend, le héros n'abandonne pas quoiqu'il lui en coûte, etc.) et l'on a tous les ingrédients pour foncer dans le mur en confortant sa position. Et bien souvent, cette position (avoir raison) masque les intérêts (être efficace) et ce d'autant plus quand ceux-ci vont à l'encontre des décisions initiales.

Au bout du compte, on s'aperçoit que nos élites, toutes sorties des mêmes écoles gavant leurs élèves à la même idéologie, n'ont pas d'autre repère que ceux qui leur ont fait prendre des décisions à l'évidence mauvaises. Quand, de plus les lobbies de tous poils leur offrent des raisonnements permettant d'auto-justifier ces choix désastreux, ils ne peuvent que se dire que la solution est dans la persévérance car demain leurs choix porteront leurs fruits. Demain.

Et voilà comment l'énorme manipulation dont je parlais n'est autre qu'une énorme auto-manipulation et que nos élites sont comme cette dame qui, sûre de son choix, attendait un autobus qui de toute évidence ne viendrait plus, en laissant passer tous les taxis... et qui finalement dut rentrer chez elle à pied sous la pluie².

Mais la pluie, notre président il connaît. Pffff, même pas peur !

Me Simon.

¹ Notamment ceux de Staw, Bazerman, Ross, Dawes, Joule, Beauvois, ...

² pour reprendre un exemple de Joule et Beauvois.